

EN KIOSQUE N° 894 DU
16 JANVIER
2013

AU SOMMAIRE



ABONNEZ-VOUS



En cadeau, la mini
enceinte inRockS

Revivez l'histoire du rock avec

Raymond Depardon – Les fiancées de Paris

07/01/1998 | 01h01

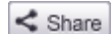
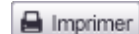
0

J'aime

0

Tweet

0



Raymond Depardon a voulu filmer la violence et la diversité de la ville, réfléchir sur l'évolution de son métier d'homme d'image et montrer la beauté des filles ordinaires, les voyageuses de la gare Saint-Lazare, en extirpant des visages et des paroles de la foule.

Paris est aussi un plaidoyer pour le droit de continuer à voler des images à la rue, seul moyen de conserver une trace authentique de notre temps. Avec Depardon, la salle des Pas Perdus devient une chambre claire.

L'idée de départ : filmer la capitale sous un autre angle, en oubliant les lieux historiques, en sortant des institutions que je m'étais données pour les films précédents, remplacer le substitut ou le psychiatre par un cinéaste et essayer de faire un film avec des gens "normaux", ceux qu'on croiserait dans la rue. J'avais fait un court métrage pour l'armée, une commande intitulée *Parole d'appelés*, où une centaine de jeunes du contingent parlaient du sida et de leur vie amoureuse. Je souhaitais faire le pendant de ça avec des jeunes filles. Il y avait aussi l'idée de filmer la foule. Je voulais partir de la foule pour aller jusqu'à la parole. Je voulais donc m'immerger, me mettre en embuscade, dans des endroits de passage. Et puis l'envie de profiter d'une nouvelle législation sur Paris : avec une équipe de pas plus de cinq personnes, on n'a plus besoin d'autorisation pour tourner dans la rue. Puis tout ça s'est mélangé, j'ai secoué et j'ai commencé à tourner ce film un peu fou. Le challenge était de faire un film de fiction.

J'habite un quartier où il y a beaucoup de jeunes filles dans la rue et souvent, elles sont d'une beauté rare, très bien habillées, faisant un peu la tête ce qui est très parisien, tout ça très calculé. Ce qui est plaisant dans la ville, c'est de pouvoir croiser un visage. D'autant plus qu'à Paris, la beauté change tout

le temps, elle évolue. C'est toute la complexité des pays latins : une jeune fille se sent regardée, elle est flattée, n'appelle pas un flic comme le font les Américaines. Mais elle fait quand même un peu la gueule, comme le font les mannequins, parce que c'est leur rôle. Je le remarque puisque je suis un homme d'image... J'ai acheté un petit autofocus, mais avec un objectif de 90, et j'essaie de faire des photos volées, avec de la pellicule très rapide. Ce sont des photos que je n'ai pas encore montrées. Des fois, je me dis que je ferais bien un film de fiction avec l'une d'entre elles, la connaître, aller boire un verre au Luco avec elle et l'écouter. Car il y a chez elles une vraie esthétique visuelle, très forte, qui tient à la façon dont elles s'habillent, comment elles devancent la mode. C'est un fantasme de photographe.

Parole improvisée, parole dirigée et parole libérée : j'ai essayé de faire cohabiter trois paroles différentes. La parole improvisée, avec plus ou moins de grandes lignes préalables, c'est celle des deux comédiens, Luc et Sylvie. La parole dirigée, c'est les jeunes comédiennes qui ont l'habitude de maîtriser des textes, que Luc interroge sur leurs vies personnelles, alors qu'elles n'y tiennent pas trop. C'est une parole double, qui révèle un peu le théâtre, les trucs de théâtre, et qui leur demande aussi de se livrer un peu, de révéler un peu d'elles-mêmes. Et enfin une parole libérée, celle des filles de la gare, qui sont assez exceptionnelles. La caméra tourne, elles en sont conscientes mais en même temps, elles s'en foutent et elles parlent.

On s'installait en terrasse dans la salle des Pas Perdus de la gare, Sylvie partait, se mettait au bout du quai et cherchait un visage dans la marée de la foule. Je n'ai pas filmé ça, l'abordage, parce que ça faisait tout de suite "caméra cachée". On a payé ces jeunes filles, on les prévenait que c'était pour un film de fiction et que ça se passait sur-le-champ, on leur faisait signer un contrat. On a écarté beaucoup d'étudiantes de Nanterre qui étaient toutes prêtes à jouer le jeu, elles avaient du temps libre. Mais il nous fallait des travailleuses... Et les provenances des trains fournissaient la diversité, il y avait les trains qui arrivaient de Nanterre, ceux de Versailles rive gauche et ceux des banlieues plus dures. A 8 h 10, il y a deux trains qui arrivent en même temps sur le même quai, on se retrouve donc avec deux fois deux mille personnes sur le quai, face à une véritable marée humaine. Leur idée commune, c'est de se rapprocher de Paris. Mais je me suis aperçu que la secrétaire d'autrefois, celle des grands boulevards, de Havre-Caumartin, n'existait plus. Au bout d'un certain temps, comme on a tous des canons de beauté différents, Sylvie a préféré me les présenter avant qu'on ne les "engage". Le seul critère, c'est qu'on voulait quelqu'un qui fasse quelque chose dans la vie, une fille qui ne soit pas seulement hébergée par ses parents. Sur les vingt-cinq filles qu'on a filmées, il y en avait bien dix qui étaient en rupture sentimentale et elles disaient "*Ça ne va pas bien en ce moment, mais d'accord, j'y vais.*"

Il faut conserver notre droit à regarder. Notre matière, c'est la rue. Le film est aussi lié à l'idée qu'on ne peut constituer notre patrimoine qu'en filmant la rue. La rue, c'est public et il ne faut pas que ce qui est public devienne interdit par la loi à cause de l'accident de Lady Di : sinon, c'est toute une part de notre vie qui n'aura plus de traces. Les photos volées, ou saisies, ce qu'on appelle des instantanés, sont des photos pures et dures, car c'est la rencontre entre le regard du photographe et la réalité du moment. Il faut assumer la part de trahison inhérente à la photographie. Et je crois beaucoup à la puissance de l'image volée. Même si les paparazzi de l'affaire Diana ont dépassé toutes les limites, ils ne sont pas complètement dans leur tort car ce sont quand même des périscopes sur notre société. Par exemple, je ne savais pas qu'il y avait encore des gens qui atterrissent en avion privé à l'aéroport du Bourget. Ça a quelque chose de révoltant, à une époque où les gens rament autant pour vivre. En voyant ça, Claudine m'a dit qu'elle allait s'inscrire au PC !

J'avais peur de filmer un homme, j'avais peur d'un héros masculin. Et, peut-être par perversité, j'avais d'abord pensé à un "rédacteur", un homme de l'écrit, un journaliste. Puis il y a eu l'affaire Dutroux, et Claudine Nougaret, ma femme, m'a fait remarquer qu'un type de 55 ans qui arrête des jeunes filles à la gare Saint-Lazare, ça allait poser des problèmes... L'idée de Luc Delahaye s'est imposée : un photographe de la nouvelle génération, très courageux, très décidé, très engagé. Et très silencieux, très intériorisé, un peu comme moi à une certaine époque. Je cherchais la maladresse d'un homme d'image confronté aux mots. Luc n'a pas un langage de dragueur, il a une forme de séduction contemporaine et moderne. Il fallait que le personnage féminin, Sylvie, appartienne à un autre monde, celui du cinéma, qu'elle ne puisse pas entrer en concurrence avec les filles de la gare Saint-Lazare. Et que ça soit une fille d'aujourd'hui. Parce que j'ai l'impression qu'on ne connaît pas bien les gens de 30 ans.

Je voulais aussi parler de la période sombre, la traversée du tunnel, cette période difficile de l'homme d'image, celle où il cherche quelque chose sans savoir exactement quoi. Depuis presque quarante ans que je connais les gens d'image, qu'ils soient photographes ou cinéastes, je sais qu'ils sont toujours très angoissés et qu'ils n'arrivent pas à formuler leur projet. Ils sont comme des acteurs avant d'entrer en scène... Cette angoisse a été traitée pour les "arts nobles", mais peu pour la photographie. En plus, ces gens d'image sont souvent assez maladroit... Mais c'est logique qu'un homme d'image ait besoin de trouver un visage pour faire un film, toute la mythologie du cinéma explique ça. La constance d'un homme d'image, c'est de se tourner vers un visage. D'ailleurs, pendant le tournage du film, Luc Delahaye partait dans le métro pour faire des photos de visage. Maintenant, j'aurais peut-être envie de continuer avec ce personnage qui me ressemble beaucoup, de le montrer encore plus profondément dans son intimité de voyeur, un voyeur qui a confiance en sa bonne étoile.

par **Frédéric Bonnaud**

le 07 janvier 1998 à 01h01

0

0

0

Tweet

J'aime



Revenus > 2 500€/mois ?

NOUVEAU : Moins de 55 ans? Avec la Loi Duflot, réduisez vos impôts en 2013 !



Destockage iPhone 5

Des iPhones, des iPads et pleins d'autres produits High Tech à prix discount.



Une banque responsable

Mieux comprendre la banque, ses métiers, son fonctionnement, ses engagements

Publicité  Ligatus